

PLANCHE V.

Figure 1: FEMME YURUK DE BIGHA.

Ainsi que nous l'avons dit déjà dans notre description de la planche précédente, la femme *Yuruk* par une exception rare, est vêtue à meilleur marché, quoique tout aussi confortablement, que son mari. Et pourtant elle a des bijoux, ou du moins quelque chose d'approchant, c'est-à-dire une sorte de collier-cravate dans la confection duquel la broderie fine se marie aux pièces de monnaie de billon, enfilées pour servir de franges. Le bruissement métallique de cette garniture réjouit son oreille.

Tout ce qu'elle porte est, du reste, l'ouvrage de ses mains industrieuses. Sa modeste coiffure, composée de quatre pièces ; sa chemise de laine tissée noire, passée sur une autre chemise de coton blanc, dont les manches et le bas dépassent ; son tablier ou *eunluk* curieusement ouvragé en tapisserie ; tout est confectionné par elle avec le coton qu'elle achète à la ville voisine de son campement, la laine de ses moutons et le poil de ses chameaux. Elle fabrique de même les habits de son mari, mais elle ne peut fabriquer ses armes ni ses ustensiles portatifs. C'est sans doute là que gît la différence de prix de son propre habillement (140 piastres— 28 francs) et de celui de son mari, qui coûte à la communauté 34 francs de plus.

L'occupation la plus fructueuse des femmes yuruks est le tissage des tapis, au moyen d'un métier primitif s'il en fut jamais, composé de ais mal dégrossis. Cela leur suffit cependant pour exécuter des travaux souvent remarquables par l'élégance du dessin, l'éclat et la belle harmonie des couleurs, autant que par la force du tissu, dont la durée est indéfinie, comme celle de tous les tapis turcs. C'est le mari qui teint la laine ; tout le reste du travail est dû à la femme.

Un ménage *yuruk*, s'il pouvait être occupé chaque jour de l'année à la fabrication des tapis, gagnerait, tout en vaquant aux soins du ménage et des troupeaux, à l'éducation des enfants, une moyenne de 4 francs par jour, tous frais défalqués, à répartir entre les deux coopérateurs. C'est en effet ce qu'ils gagnent réellement à ce genre de travail, pendant tout le temps qu'ils y peuvent consacrer, c'est-à-dire aux époques où la tonte des troupeaux, la confection des fromages et autres besognes pressantes n'absorbent pas tous leurs loisirs.